

Michel Chaillou

Ma Russie de bûches et d'embûches

Au capitaine Olchanski

A quinze ans, j'étais russe. Je parlais sans savoir. Comment aurais-je pu ? Mon savoir je ne l'avais pas encore attrapé. Il était resté là-bas sous la neige du côté d'Oufa, de Nijni-Novgorod, de Kazan. Là-bas, un mot bien russe. Des étrangetés poussaient sur ma bouche. Forcément ! Comment parler clair dans l'ombre d'une forêt sans la forêt ? « Que veux-tu dire ? » s'inquiétaient ceux qui savent dire. J'étais confus. « On ne te comprend pas ! » Ma tête branlait comme une baraque perdue, hystérique dans le vent. Entre les interstices, j'apercevais la steppe ou des bois pleins de Vieux-Croyants ou de grands fleuves scintillants comme des armures. Je faisais des trous dans la glace pour m'expliquer mais le poisson ne mord pas. On ne pêche pas le sterlet en Loire. Je lisais et Pouchkine et Leskov et Pilniak et Tolstoï et Aksakov et Gogol et Melnikov-Petcherski et...

Je lisais à perdre haleine, traîneau de mes yeux glissant de page en page. La turbulente Kama qui rattrape la Volga à Kazan me ruisselait l'âme, rebroussant mes lèvres dans le sens de l'inintelligible, un furieux courant. A quoi bon mal se réveiller avec Oblomov si personne en France derrière les volets clos n'est sensible au demi-jour, à la pensée à moitié pensée, aux mouches du concept. On attrape la queue de l'instant mais la tête manque qui dodeline sur l'oreiller, la tête nue des phrases sans queue ni tête ? Certains s'en épouvantent : comment dans une langue espérer en retrouver une autre ? Mais l'hiver saoul d'hiver titube bien en russe. Disons le russe est l'original, l'hiver français sa pâle copie. Dans le rouge cœur du cœur (presque rouge gorge) bat une autre mélodie vitale.

Ils me toisent. Ne suis-je pas mal élevé, moi le Français timbré en Russe, moi le bilingue de l'obscur. D'un côté, ma langue natale dont je m'efforce de n'entendre que le bruit, de l'autre le russe, ce brouhaha dont je m'étourdis. Somme toute ces idées expliquent mon être mal traduit, mal né, tel un arbre dont les feuilles bruissent toutes seules, sans souci du tronc, des branches qui les rattachent. Vivant à Paris et pourtant en songe à Simbirsk, ville de 40 000 habitants au dix-neuvième siècle entre Volga et Sviaga un de ses affluents. J'y loue une chambre contre tant de roubles papier. J'y récite des

vers sous le ciel mâle de la tempête qui parfois saisit cette haute colline de 125 mètres peuplée à cette époque de 28 clochers et d'un minaret.

C'est de cette Russie que je souhaiterais parler, cette Russie de mon adolescence, du diable dans le vent d'hiver de mon sang, de la neige dont le savoir fond, du printemps rimaille. Y parviendrai-je ? L'ennui et son soufflet d'accordéon m'accueille dans un cabaret de village, la liturgie toujours orthodoxe des verres bus. Boire, boire, l'ivresse au kvas qu'on franchit encore à gué, celle à la vodka qui noie davantage, embourbe.

Écrire comme on boit, à la Russe jusqu'aux oreilles. Quand il neige, la route s'efface, des piquets la signalent au voyageur. Combien d'histoires célèbres de gens perdus, gelés, confondus. Cependant aller, toujours aller, en kibitka, en télègue, revêtir la touloupe, dormir sur le poêle à l'auberge alors que la rafale dehors vous enveloppe dans son suaire.

L'été, quand la Russie a retrouvé son fichu de couleurs, le prince Tolstoï s'asseyait sur les bords de la route, pour entendre le parler dépenaillé des vagabonds, l'herbe du propos, la brise venue de loin avec bâton noueux et cape et souci de l'ermitage. Qui l'arrête sur la steppe ? Je me sens l'âme pérégrine. Je vais dans mes mots. J'aime l'errance, le saint royaume du rien quand l'absolu enténébre la campagne, mes amis, les bouleaux.

Pourquoi ce goût de la page qui s'enfume, telle une isba d'autrefois ? On suspendait les berceaux au plafond pour qu'ils échappent au pouvoir suffocant de la fumée. M'en reste-t-il quelque chose de vagissant, d'à peine né ? J'ai dans l'esprit une somme de planches éloquentes, disjointes où l'air, la chanson, s'infiltre, une bonne réserve de foin sous les pieds, du bétail qui remue au rez-de-chaussée, le goût des phrases à odeurs, et des longues perches au dehors pour capturer les étourneaux.

Même aujourd'hui quand on parle russe, aussitôt mon cœur bondit, mon cœur, ce vieux croyant, un « raskolnik » qui préfère la lettre de ce qui chemine sur la page à... On a tous en mémoire les Rakosnilki, ces chrétiens qui refusèrent la réforme du Patriarche Nikon au milieu du dix-septième siècle préférant la lettre à l'esprit, le saint tremblement de la lettre, le schisme de la mousse sur l'arbre de la foi. Et la Volga s'ingénie alors à couler dans mes veines. Et la brouillonne Kama m'insuffle sa rage. Et tous ces noms me couvrent de fourrures, Saratov et Tchistopol et Toula et Orenbourg et Stary-Kostitchi etc.

Une porte bat, comme parfois elles battent là-bas dans le désespoir des seuils. J'imagine le jour qu'on égorge, ses cris de goret à la méchante saison dans le hameau qui s'affûte, l'église en bois chaleureux où le pope tourne et prie. C'est ma Russie de bûches et d'embûches et de flambées dont je m'éclaire et m'écarte, une fois franchi le cercle du feu, anneau de la fiancée passé au doigt timide de la fable, quand les pieds se mélangent dans l'obscur, qu'on ne sait plus qui marche à vos côtés. Alors je pousse mon avantage, j'essaye de dire. Le russe, c'est peut-être du français surmené, conduit d'une

main d'ogre pathétique dans l'épique, le royaume des bylines, ces chansons d'épithètes où le rouge qualifie autant le soleil que l'or, la jeune fille ; le blanc, la poitrine, la main, le jour, le cygne, l'hermine, la neige, la tente ; où le gris s'applique au loup, à l'oie, au canard mâle, où le large devient la steppe, la route, le nuage, les hôtes plein de largesses, l'arc bien tendu qui ricoche sur l'espace, etc.

J'ai travaillé une année en Russie, la Russie de ma chambre. Je m'étais loué comme journalier le temps d'un labeur : un livre à rêver, des phrases. Je me suis tenu tout un hiver au bord de la Volga craquante de glaces. L'été je m'amusais à fréquenter ces longs trains de bois qui flottent vers la Caspienne. C'était au temps de Pougatchov le sauvage, de ses hordes qui menacèrent Moscou. J'ai oublié. Il me reste de la Russie un trait de froid, le pouvoir envoûtant du blanc sur la page, le désir d'aller vite, le front barré par l'Oural. Une des rives de la Volga est haute, tranchante, l'autre basse peuplée de forêts, de villages Tchouvaches, Tchérémisses.

Comment descendre dans sa langue pour réentendre celle des bois hirsutes, de la neige et du printemps qui explose volcanique après le long endormissement du sens durant l'hiver. Comment retrouver les exploits de ce lointain idiome à barbe, à toque et à bottes, éternel sous la glace ?